

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

GUSTAVE WASA

PIRON, ALEXIS

Tragédie — 1733

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CHRISTIERNE	85 répliques
ADÉLAÏDE	77 répliques
GUSTAVE	64 répliques
FRÉDÉRIC	35 répliques
RODOLPHE	34 répliques
CASIMIR	25 répliques
LÉONOR	23 répliques
SOPHIE	8 répliques

Personnages muets & suite : Gardes

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	22
ACTE III	42
ACTE IV	63
ACTE V	87

ACTE I

SCÈNE I

Christierne, Rodolphe.

CHRISTIERNE

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi ?
De Christierne absent révère-t-on la loi ?
Et, tandis que Stockholm exige ma présence,
Le Danemark en paix souffre-t-il la régence ?
La reine...

5

RODOLPHE *(l'interrompant)*

Elle n'est plus, seigneur ; et cette mort
Peut-être enlève un sceptre au monarque du nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployait qu'à regret sous votre auguste épouse ;
À peine a-t-il en main le timon de l'état,
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée ;
Et, s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

10

15

CHRISTIERNE

Gustave est mort : sa chute et décide et prononce ;
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce :
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante, 20
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû,
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asile ; 25
Chacun se disputait l'honneur de l'immoler,
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause ;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux, 30
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonces le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux dès longtemps médissait l'infortune ;
Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des noeuds que bientôt le divorce eût rompus. 35

RODOLPHE

Quelles raisons, seigneur, l'avaient donc condamnée ?

CHRISTIERNE

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE

Tout le monde, en effet, seigneur, en est encore
À connaître l'objet que votre flamme honore.

40

CHRISTIERNE

Que ta surprise augmente en apprenant son nom.
Adélaïde...

RODOLPHE (*l'interrompant*)

Elle ?

CHRISTIERNE

Oui ; la fille de Sténon,
Héritière du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé :
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

45

RODOLPHE

Si sa possession, seigneur, vous est si chère,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère ?

50

CHRISTIERNE

Hélas ! Souvent ainsi, nous-même, contre nous,
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueille une beauté si rare !
Écoute ; et plains un coeur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut, cette ville emportée

55

Couvrait de ses débris la mer ensanglantée :
 La vengeance y faisait éclater sa fureur ; 60
 Et le droit de la guerre y répandait l'horreur.
 Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,
 Nous y courons ; la hache en fait tomber les portes.
 J'entre. On fuit devant nous. Le sang coule ; et nos cris
 Font voler la terreur sous ces vastes lambris. 65
 Mourante, entre les bras d'une femme éperdue,
 Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
 Sa pâleur, à mon oeil de colère enflammé,
 Déroba mille appas qui m'auraient désarmé.
 D'un mortel ennemi je ne vis que la fille, 70
 Que le reste d'un sang funeste à ma famille :
 Les armes de son père ont fait périr mon fils,
 Et cette image alors fut tout ce que je vis.
 De peur de trahir même un courroux légitime,
 Je détournai les yeux de dessus la victime ; 75
 Et ce courroux ainsi, libre dans son essor,
 L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
 À n'en sortir jamais elle était condamnée :
 Mais on adore ici le sang dont elle est née.
 Il était important de tout pacifier, 80
 Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
 À souffrir que l'hymen unît à sa personne
 L'héritier présomptif de ma triple couronne.
 Frédéric, avoué de l'état et de moi,
 Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi. 85
 Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance ;
 Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite et naissance,
 Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin,
 Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
 Cent fois, las du mépris dont on payait ses peines, 90
 D'un mot j'aurais tranché ces difficultés vaines,
 Si le prince alarmé, rejetant ce secours,

N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
 Enfin je m'accusai de trop de complaisance ;
 Et croyant qu'à mon ordre il manquait ma présence, 95
 Je vis Adélaïde. Ah ! Rodolphe, peins-toi
 Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
 Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et des grâces
 Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
 Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment 100
 N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment,
 Ni jamais, dans un coeur, l'amour ne prit naissance
 Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
 De quoi pouvais-je alors en effet me flatter ?
 Les suites d'un divorce étaient à redouter. 105
 Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette âme inflexible,
 Que de loin dominait un rival invincible ?
 Je n'osai donc parler : mon feu se renferma ;
 Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
 Du fugitif aimé craignant l'audace active, 110
 Je resserrais toujours les fers de ma captive ;
 Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
 Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
 Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
 Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine : 115
 Qu'il parte, et que l'honneur d'un si brillant emploi
 Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE

Frédéric est encor vertueux et fidèle,
 Mais il est adoré dans le parti rebelle,
 Et des écrits publics font revivre des droits 120
 Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois.
 Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
 Qui travestit le crime en acte de justice,

Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
 Et fait d'un parricide un zélé citoyen ! 125
 N'exposez pas le prince au danger trop visible
 D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible,
 Et surtout au moment qu'environné d'amis,
 Son amour offensé se croirait tout permis.
 Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse, 130
 Vainement soupirer aux pieds de la princesse.
 Cependant, sous le joug ramenant le danois,
 Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
 Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :
 Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre ; 135
 Et vous verrez alors qu'un amant couronné
 Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

(Rodolphe sort.)

CHRISTIERNE

Des soucis dévorants où mon coeur se consume,
 Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
 Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas. 140
 Veille, écoute et vois tout ; ne te ralentis pas.
 Perce de cette cour l'obscurité perfide.
 Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
 Fais-la de sa prison passer en ce palais ;
 Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès. 145
 Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire.
 Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire...
 Va ; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
 Tâche à la disposer à l'offre de mon coeur.

SCÈNE II

CHRISTIERNE

Des faveurs que le ciel m'annonce ou me prépare, 150
Un si fidèle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit :
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siègent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante. 155
Un sommeil inquiet en suspend les travaux,
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi ! Pour objets de crainte ou de guerre éternelles
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles ?
J'ai dompté les premiers ; et les autres, cent fois 160
D'un sentiment sévère ont ressenti le poids.
Déjà, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître...
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître ;
Redoutez un courroux trop souvent rallumé :
Traîtres, je serai craint si je ne suis aimé. 165

SCÈNE III

Christierne, Frédéric, Casimir.

CHRISTIERNE (à Frédéric)

Frédéric, savez-vous le destin de la reine ?

FRÉDÉRIC

Seigneur, on me l'apprend, et le devoir m'amène...

CHRISTIERNE

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son roi,
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi ?

FRÉDÉRIC

Ah ! Je le désavoue, et je n'ambitionne...

170

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confiance eût reçu son arrêt.
Je vous connais si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avais pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

175

FRÉDÉRIC

À de pareils égards je dois être sensible...
Mais cet objet aimé, Seigneur, est inflexible.
Il le sera toujours, et quelque éloignement
Serait pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

180

CHRISTIERNE

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une faiblesse,
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse ;
Et je veux...

FRÉDÉRIC *(l'interrompant)*

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir ?

185

Ah ! Laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide :
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon amour adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondaient vos rigueurs ;
Mais puisque sa constance, et vous et moi nous brave,
Puisque le noeud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affaibli,
Je ne veux je n'ai plus que la mort ou l'oubli.

190

CHRISTIERNE

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

195

FRÉDÉRIC

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC

Qu'une ombre ?... Quoi ! Gustave ?...

(Il sort.)

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

Est tombé sous les coups
D'une secrète main, vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle ;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandait ce trépas.
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,

200

205

Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.
Du reste, vantez-lui vos soins officieux :
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Elle y peut revenir... mais plus de résistance.
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

210

SCÈNE IV

Frédéric, Casimir.

CASIMIR

Mon âme dès longtemps, seigneur, vous est connue :
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,
Les malheurs de Gustave et ceux de mon pays.

215

FRÉDÉRIC

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répondons, Casimir, l'un et l'autre des larmes ;
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant.
L'inhumain ! Et je suis son sujet... lui mon maître !
Ah ! Laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé :
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé.

220

CASIMIR

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône était votre partage.

225

Hélas ! Que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
 Nous eût bien épargné des regrets et du sang !
 Faut-il que la vertu modeste et magnanime
 Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime !

230

(Casimir sort.)

FRÉDÉRIC

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux :
 Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
 Je ne méprisai point les droits de ma naissance,
 J'évitai le fardeau de la toute-puissance.
 Je cédaï, sans effort, des honneurs dangereux,
 Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
 D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
 Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable,
 Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
 Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
 Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
 C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire ;
 C'est peu de publier qu'à cette cruauté
 De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
 Pour achever ma honte, et consommer son crime,
 Il veut que ce soit moi qui frappe la victime ;
 Que de moi la princesse apprenne son malheur ;
 Qu'en lui tendant la main je lui perce le coeur !...
 Évitions-là ; fuyons. Prévenons ma faiblesse.
 Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
 Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit
 À ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
 Lui laisserai-je encor cet espoir inutile ?
 Et, quand je le voudrais, serais-je assez tranquille ?
 Un seul mot, un regard, un soupir... Je la vois !

235

240

245

250

255

Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse moi.

SCÈNE V

Frédéric, Adélaïde, Léonor.

ADÉLAÏDE (*à part*)

Séjour où commandait l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas ! Que votre aspect me frappe et m'attendrit !

260

FRÉDÉRIC (*à part*)

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
À la clarté du jour il veut bien que je vive ;
Avec quelle douceur il parle à sa captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devrait être le prix.
Vous l'êtes-vous promise ? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire ?

265

270

FRÉDÉRIC

Non, madame ; vous-même, avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement ?
Non, sincère et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance :

Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

275

ADÉLAÏDE

être plaint ! Ah ! Seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs ?

280

FRÉDÉRIC

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime.
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes ;
La prison d'où je sors, vous a coûté des larmes ;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grâce au ciel, elle a su plus noblement agir,
Et je puis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnaissance...
Que le don de mon coeur n'est-il en ma puissance !
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer :
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Laissez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.

285

290

295

300

« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance.
Il sera mon vengeur ; soyez ma récompense... »
Cet ordre, mes serments, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits. J'en compte encore un : son malheur.
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique... 305
Exil où mon image est sa ressource unique,
Cela seul en mon cœur a droit de le graver,
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire, un jour, en ces lieux le ramène, 310
De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paieront ce que je dois.
J'espère tout encor, seigneur, puisqu'il respire,
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime ; il saura vaincre : il brisera mes fers. 315
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers ?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC (*à part*)

Malheureuse princesse !

ADÉLAÏDE

Vous vous troublez ! Quelle est la douleur qui vous presse ?

FRÉDÉRIC

Vous connaissez le roi, madame, et vous savez... 320

ADÉLAÏDE (*l'interrompant*)

Je sais que le barbare ose tout. Achevez...

FRÉDÉRIC

Hélas !

LÉONOR

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage ?

FRÉDÉRIC

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage !
Adieu.

325

LÉONOR

Qu'annonce enfin ce douloureux transport ?

(Frédéric sort.)

ADÉLAÏDE *(à Frédéric)*

Ah ! Mon coeur a frémi, seigneur ! Gustave est mort !

SCÈNE VI

Adélaïde, Léonor.

ADÉLAÏDE

À ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame ; et par vos soins je m'y vois arrivée.
Non, ce coeur déchiré ne vous pardonne pas :
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie ?

330

Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je rouvris,
N'auraient pas maintenant à pleurer votre fils.

335

LÉONOR

Montrons, montrons, madame, une âme plus virile :
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille ?

ADÉLAÏDE

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour !

LÉONOR

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis, l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,
Et je ne voudrais pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule ?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule ?
On veut vous dégager de vos premiers serments.

340

345

ADÉLAÏDE

Ah ! Le prince eut toujours de nobles sentiments :
Frédéric est sincère.

LÉONOR

Oui, mais, madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même.
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événements semblables,
Le peuple a, de tout temps, donné cours à des fables.

350

Gustave, sans chercher d'exemples au-dehors, 355
 Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
 Dans le sanglant désastre où je perdis son père,
 L'opinion publique enveloppant sa mère,
 Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
 Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui. 360
 Comme moi, sous un nom qui le fait méconnaître,
 Peut-être il vit... que dis-je ? Il triomphe peut-être.
 Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
 C'est un coeur maternel qui tarde à s'émouvoir.
 Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste 365
 Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
 Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
 Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
 Ce ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
 A présenté Gustave ayant en main la foudre. 370
 De la pourpre royale il était revêtu,
 Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
 Cachant dans la poussière un front sans diadème,
 Restait dans cet opprobre en horreur aux siens même.
 Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour ? 375

ADÉLAÏDE

Eh bien ! Donc, de Sophie attendons le retour.
 Sophie, à ses parens pour un moment rendue,
 Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue.
 Vous aurez, jusque-là, suspendu mes tourments.
 Puisse l'effet répondre à vos pressentiments ! 380

ACTE II

SCÈNE I

(Portant la main sur son épée.)

CASIMIR

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon coeur se repaît.
Ici, bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire...
Ce fer le lui réserve. Il mourra, fût-ce aux yeux
Du monarque abreuvé d'un sang si précieux !
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes ;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc...

385

390

SCÈNE II

Frédéric, Casimir.

CASIMIR

Ah ! Seigneur, où courez-vous ? D'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paraissent ?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur...

395

FRÉDÉRIC

Ah ! Je me fuis moi-même, et je me fais horreur.
Casimir, c'en est fait ! J'ai part au parricide !
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspirait
Une espérance vaine où son cœur s'égarait.
Mes pleurs l'ont détrompée, et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincère ?
Elle craint mon amour : elle croit que j'espère,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentiments d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas ; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable :
À sa honte, à la mienne il veut être obéi ;
Et s'il me servait moins, je serais moins haï.

400

405

410

415

CASIMIR

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC

Et c'est là le sujet de mon emportement ! 420
Je courais la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon coeur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes ;
Et là-dessus, du moins, la laisser sans effroi.
Christierne venait de s'y rendre avant moi : 425
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée :
De douleur, de dépit je me sens l'âme outrée :
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnaît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même. 430
Je ne répons de rien, blessé dans ce que j'aime :
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR

Remontez-y, seigneur, abattez qui vous brave :
Attaquez-le en un temps où le sang de Gustave, 435
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel et les vœux de la terre...
Que dis-je ? Le tyran n'est-il pas déposé ? 440
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé :
La clameur vous couronne, et la flotte informée
Déjà du même zèle est sans doute animée.
Éclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin ;

Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop longtemps des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi,
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi :
Trop content si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime !

445

450

(Il sort.)

FRÉDÉRIC

Adieu... le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

SCÈNE III

Gustave, Casimir.

(À Gustave, en mettant l'épée à la main.)

CASIMIR *(à part)*

Devrais-je d'un défi favoriser le traître ? ...
Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Évite, si tu peux, le péril que tu cours :
Je ne t'imité point, lâche ! Défends tes jours.

455

GUSTAVE

Arrête, ouvre les yeux, Casimir ; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zèle outrage.
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux !

460

CASIMIR *(se jetant à ses genoux)*

Que vois-je ? Quel prodige !... Ah ! Seigneur, est-ce vous ;
Vous de qui la Suède a pleuré la disgrâce ?

GUSTAVE *(le relevant)*

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en crois !...
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous vivant ! Vous ici ! Vous dans le palais même
D'un barbare qui va partout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin !

465

GUSTAVE

Je connais Christierne ; et sais où je m'expose ;
Sois tranquille : j'espère encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais rentre en ma confiance...
Mais se peut-on parler ici sans imprudence ?

470

475

CASIMIR

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas si tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE

Avant tout autre soin, rassure un feu timide,

Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé ?
Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse ?

480

GUSTAVE

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main ?

CASIMIR

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

485

GUSTAVE

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre ?

CASIMIR

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE

Je ne connais donc plus ni crainte ni danger,
Ami, Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR

Eh ! Quelle trame heureuse a donc été tissée ?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue.
De vos secrets, seigneur, j'étais moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus ?

490

GUSTAVE

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,

J'évitais, je l'avoue, et craignais ta présence.
 Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
 T'appelle à ses conseils et ne s'ouvre qu'à toi.

495

CASIMIR

À tous beaux sentiments une âme inaccessible,
 D'aucune confiance est-elle susceptible ?
 Non, seigneur, non ; le traître, au crime abandonné,
 Se croit de ses pareils toujours environné ;
 Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
 Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
 J'en soutenais l'affront ; mais le motif est beau :
 Vos amis sans cela seraient tous au tombeau.
 Je flattais, sans rougir, une injuste puissance,
 Qui souvent à ma voix épargna l'innocence ;
 Et vous devez, seigneur, à ce zèle, à ma foi
 Ceux que vous avez crus plus fidèles que moi.

500

505

GUSTAVE

Pardonne, et désormais n'ayons l'âme occupée
 Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
 Je te retrouve stable et ferme en ton devoir ;
 Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
 Dans le piège mortel je tiens enfin ma proie.
 Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie ?
 Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
 À tant d'excès commis, à tant de sang versé.
 Rappelons-nous ici ma première infortune,
 Image à des vengeurs plus douce qu'importune.
 À la cour du tyran, Gustave, ambassadeur,
 Et d'un sang dont l'on dût révéler la splendeur,
 Éprouve des cachots la rigueur et l'injure.
 Je languis dans les fers, tandis que le parjure

510

515

520

En vient charger ici des peuples éperdus,
 Qu'il craignait que mon bras n'eût trop bien défendus. 525
 Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
 Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
 Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
 Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
 Tombeau de la nature, effroyables rivages 530
 Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages :
 Asile inhabitable, et tel qu'en ces déserts
 Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
 Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
 C'est là, durant trois ans, que je fuis et que j'erre, 535
 Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
 Je maudis mille fois le jour où je suis né.
 Une misère enfin si profonde et si rare
 Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
 Des cavernes du nord, du fond de ses frimas, 540
 Je sus faire sortir des hommes, des soldats ;
 Et même des amis généreux et fidèles,
 À ne le pas céder aux âmes les plus belles.
 Suivi d'eux, je reviens ; et les âpres hivers
 Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers. 545
 À peine ai-je abordé cette triste contrée,
 Et de quelque succès signalé mon entrée,
 Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les coeurs,
 Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
 C'est alors que pour vaincre il fallut disparaître, 550
 Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître !)
 Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
 Environna mon camp, le remplit d'assassins.
 Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible :
 Travesti, mais des miens partout l'âme invisible, 555
 Je marche à la faveur de ce déguisement ;
 Et Gustave à couvert triomphe impunément :

Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagème,
 Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même :
 Là je vois mon devoir écrit de tout côté. 560
 D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
 Une veuve, une fille, une mère plaintive,
 Tout m'émeut, tout retrace à mon âme attentive
 L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
 Périrent, sous le fer, les auteurs de mes jours : 565
 Et juge de ma tendre et vive impatience,
 Quand, le coeur embrasé d'amour et de vengeance,
 Je lance mes regards vers l'horrible prison
 Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
 J'assemble mes amis ; mon aspect les anime. 570
 J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime.
 Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
 Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
 Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
 Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite. 575
 Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
 Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
 D'un salut dont le soin m'agiterait sans cesse ;
 Je veux de ce palais enlever ma princesse.
 Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverais pas, 580
 Après avoir semé le bruit de mon trépas,
 J'ose me présenter au tyran que je brave,
 À titre de vainqueur du malheureux Gustave.
 J'hésitais, je l'avoue, à m'y déterminer :
 L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner ; 585
 Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
 Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR

Eh ! Ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,

Du tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE

Non ; lorsque le barbare usa de violence, 590
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence,
Et rendu, par le temps, méconnaissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand pour m'introduire auprès de la princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse, 595
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric,
Ami, j'y réfléchis : dis-moi, comment t'en croire ?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire ?

CASIMIR

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir, 600
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoique amant maltraité, son coeur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent : 605
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse.
Du tyran qui le sert il déteste l'appui :
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui ;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme. 610

GUSTAVE

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'âme !

CASIMIR

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous :
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

(Casimir sort.)

GUSTAVE

J'aimerais mieux une âme et moins noble et moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eût pu prétendre. 615
Que n'eût pu sa vertu sur un coeur vertueux ?
Je serais bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui voulait que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice !
La mort rompt tous les noeuds qui peuvent nous lier. 620
On l'estime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
Déjà, peut-être... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourrait nuire.
Sors ; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connaître mieux, 625
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir et de n'en craindre plus.

SCÈNE IV

GUSTAVE

Mes yeux vont lire au fond du coeur d'Adélaïde... 630
Je tremble... voilà donc ce Gustave intrépide,
Qui vient changer la face et les destins du nord !
Ce guerrier redouté, qui, méprisant la mort,

Jusque dans son palais, vient braver Christierne,
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne !
De quoi jaloux, encor ? J'en rougis ; mais, hélas !
Tendre, et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas ?
Quelqu'un paraît... Gardons que ce trouble n'éclate !

635

SCÈNE V

Gustave, Christierne, Rodolphe.

(Montrant Gustave.)

CHRISTIERNE *(à Rodolphe)*

Quel air tranquille et fier ! Je vois ce qui la flatte :
Elle croit qu'on la trompe ; et loin de renoncer...
Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer ?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

640

GUSTAVE

Oui, seigneur. Triomphez ; et que le ciel apprête
À tous vos ennemis un semblable destin !

CHRISTIERNE

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

645

GUSTAVE

Je ne paraîtrais pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'était en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir ;
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE

Ton nom ?

650

GUSTAVE

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore ;
Mais je me sens une âme au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE

Tous les déguisements de ce chef téméraire
À tes yeux vigilants n'ont donc pu le soustraire ?

655

GUSTAVE

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connaissais trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE

Où l'as-tu rencontré ? Dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance ?

660

GUSTAVE

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE

En quels lieux ? Dans quel temps ?

GUSTAVE

À Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE

Sous nos yeux ?

GUSTAVE

Ici même, et dans l'instant, peut-être,
Qu'au péril de vos jours il allait reparaître.

665

CHRISTIERNE

Tu m'étonnes... poursuis... comment triomphas-tu ?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu ?

GUSTAVE

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage ;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

670

(À Rodolphe)

(À Gustave.)

CHRISTIERNE

J'aime sa noble audace ?...
Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

675

GUSTAVE

Mon bras dans ce motif ne s'était point armé ;
Un intérêt si bas l'aurait mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie ;
Et, puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez pour tout salaire, acquitter cet honneur.

680

CHRISTIERNE

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce, que veux-tu ?

GUSTAVE

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE

Explique-toi.

685

GUSTAVE *(tirant un billet de sa poche, et le présentant à Christierne)*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit, par un dernier effort :
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui, moi-même, à la princesse.

(Prenant le billet.)

(Il lit.)

(À Gustave, en lui rendant le billet.)

CHRISTIERNE

Voyons ce qu'il contient ; tu seras satisfait. 690
Je connais sa main ; donne... oui, c'est elle, en effet.
« Adieu, princesse infortunée !
La victoire n'est pas du plus juste parti :
Je vous servais ; je meurs. Telle est ma destinée ;
Et mon astre cruel ne s'est point démenti, 695
D'une félicité vainement attendue.
Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs :
Régnez ; je vous remets la foi qui m'était due.
Laissez-en désormais disposer les vainqueurs.» 700
.....
Sors. Avant que le jour de ces lieux disparaisse,
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE

Il me reste une grâce à vous demander.

CHRISTIERNE

Quoi ? 705

GUSTAVE

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte,
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte...

(Gustave sort.)

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

Je t'entends. C'eût été le premier de mes soins.

SCÈNE VI

Christierne, Rodolphe.

CHRISTIERNE

Eh bien ! Lui faudra-t-il encor d'autres témoins ?
Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son coeur se rende ou non, j'aurai sa main.

710

RODOLPHE

Sans doute, un peu de temps...

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

Non, Rodolphe ; demain.
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

715

RODOLPHE

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infidèles ?

720

CHRISTIERNE

Vains discours ! Je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce. Osant le déclarer,

Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer ;
 Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède
 Que du feu de la guerre allumée en Suède ; 725
 Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
 Là bientôt par la peur tout sera désarmé.
 Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
 J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
 Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports 730
 Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts ?
 Quel est donc mon pouvoir ? Maître de tant de charmes,
 S'agira-t-il toujours de contraintes, d'alarmes,
 D'obstacles, de délais, de mesure à garder ?
 Il s'agit de mourir ou de la posséder. 735
 Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
 Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
 Il me reste un rival qui s'est fait estimer ;
 Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondent, 740
 Elle le verra peu : mes soins vous en répondent.
 Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
 Ne précipitez rien. Daignez plaire ; essayez
 D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
 De quoi n'est pas capable une amante insensée ? 745
 Voulez-vous...

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur ;
 Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
 Fût-ce à la perfidie allier la tendresse :
 Et placer dans mon lit la haine vengeresse... 750
 Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu ?

J'aurai sa foi ; je l'aime, et je règne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine ?
Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux ne désarment-ils pas ? 755
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas.
L'un ou l'autre, peut-être, adoucira son âme.
Tantôt tu permettais plus d'espoir à ma flamme :
D'un amant couronné tu relevais les droits ;
Et l'amour, à t'entendre, obéissait aux rois. 760

RODOLPHE

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encore,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE

Eh qui donc ? 765

RODOLPHE

Léonor.
Cette femme, Seigneur, vous est-elle connue ?

CHRISTIERNE

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui, le jour qu'en ces lieux je portais le trépas,
Soutenait la princesse expirante en ses bras. 770

RODOLPHE

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie

Dans les ressentiments qu'elle fait éclater.
 J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
 Je dis plus ; je la crois toute autre qu'on ne pense.
 Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence ;
 Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
 Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
 En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
 Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

775

780

CHRISTIERNE

Ayant à la fléchir ce sera l'irriter.
 N'importe, ton avis n'est pas à rejeter.
 Use, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire.
 Observe-les de près ; et, s'il est nécessaire,
 Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
 Tu peux les séparer. Va... mais auparavant,
 À quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
 Vole au temple ; que tout pour demain s'y dispose.
 Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
 De l'époux seulement laisse ignorer le nom.
 C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
 Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

785

790

RODOLPHE

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant...

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

Plus d'avis,
 Ni de retardements. Je le veux ; obéis.

795

ACTE III

SCÈNE I

Adélaïde, Sophie.

ADÉLAÏDE

Eh bien ! Chère Sophie, après tant de misère,
Libre, enfin, tu t'es vue entre les bras d'un père ?
Je partage avec toi... Mais je vois à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture ?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

800

ADÉLAÏDE

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

SOPHIE

Il a laissé partout le deuil et le ravage :
Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'oeil épouvanté la cherche en la voyant.

805

Stockholm a disparu ; sa splendeur est éteinte.
Un désert est resté ; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès longtemps par la main des bourreaux !
Mon père fut du nombre, et je viens de l'apprendre ;
Mais en vain je demande où repose sa cendre,
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

810

815

ADÉLAÏDE

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie.
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savais si bien
Combattre ma douleur quand je pleurais le mien.
Hélas ! Quels sont tes maux près de ceux que j'endure ?
Vois gémir à la fois l'amour et la nature ;
Car, enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor ?
Qu'en penses-tu ? Son fils respire-t-il encore ?

820

SOPHIE

Non, madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE

Cruelle ! Et quel témoin t'en a donc assurée ?

825

SOPHIE

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE

Le même coup deux fois m'assassine en un jour.

SOPHIE

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattaient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisait ses coups.
De triomphe en triomphe il s'avançait vers nous.
Nos malheurs l'attendaient au bout de la carrière :
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière,
Et qu'à ce défenseur, longtemps victorieux,
On arrache la palme et la vie à nos yeux !
Sa déplorable mère est enfin convaincue ;
Et du coup trop certain sa grande âme abattue...

830

835

(Sophie sort.)

ADÉLAÏDE *(l'interrompant)*

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi d'être seule un moment.

SCÈNE II

ADÉLAÏDE

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste !
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni !
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini...
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère ?
Ô mort ! Ô seul asile...

840

845

SCÈNE III

Adélaïde, Léonor.

LÉONOR

Ah ! Ma fille !

ADÉLAÏDE

Ah ! Ma mère !

LÉONOR

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE

De notre liberté voilà donc les prémices !

850

LÉONOR

Et l'équité des cieux que j'ai crus plus propices !

ADÉLAÏDE

Pressentiments trompeurs !

LÉONOR

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE *(à part)*

Ô mon dernier espoir ! ô Gustave !

LÉONOR (*à part*)

Ô mon fils !

855

ADÉLAÏDE

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes !

LÉONOR

Qu'il vive en votre coeur, ne l'oubliez jamais :
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE

S'il vivra dans mon coeur ! Oubliez-vous, vous-même,
Combien, depuis quel temps, à quels titres je l'aime ?
Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant ?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance :
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des noeuds plus solennels,
Croissait de jour en jour sous vos yeux maternels.
À ma vive amitié je mesurais la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentiments si doux :
Ils faisaient notre joie. Ah ! Madame, est-ce à vous,
Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourrait bannir de ma mémoire ?
Que serait-ce ? Jamais Frédéric à mes yeux,

860

865

870

875

Tout soumis qu'il paraît, ne fut plus odieux.

LÉONOR

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune, 880
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh ! Que, vous voyant libre et moins tyrannisée,
Étrangement tantôt je m'étais abusée ! 885
À de justes remords j'imputais sa douceur ;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur :
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'était plié qu'à des raisons d'état, 890
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE (*voyant approcher Rodolphe*)

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre...
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCÈNE IV

Adélaïde, Léonor, Rodolphe.

RODOLPHE (*à Adélaïde, dont il a entendu les derniers mots*)

Non, madame ; le roi veut faire désormais
À la sévérité succéder les bienfaits. 895
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface ;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.

La garde qui vous suit n'est déjà plus la sienne :
 Ce palais reconnaît en vous sa souveraine.
 Commandez-y, madame ; et remplissez un rang
 Où la vertu vous place, encor plus que le sang.

900

ADÉLAÏDE

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre,
 Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre,
 Si tout dans ce palais se doit assujettir,
 Si j'y commande, enfin, qu'on m'en laisse sortir.
 Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
 Il est d'affreux climats qui bornent cet empire.
 La nature y languit loin de l'astre du jour.
 Mon repos, mon bonheur est là : c'est le séjour,
 L'asile et le palais qu'on demande à ton maître,
 Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
 Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner ;
 Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

905

910

915

RODOLPHE

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
 Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage,
 D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir ?
 Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
 Faites céder pour vous la faiblesse à la gloire.
 On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
 Votre père n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser.
 Dans un rang trop commun c'était vous abaisser.
 La fortune se sert de votre malheur même,
 Pour vous ceindre le front d'un triple diadème ;
 Mais c'est en exigeant le don de votre main,
 Madame, et les autels sont parés pour demain.

920

925

LÉONOR

De nos persécuteurs le ministre barbare
 Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare ?
 Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir, 930
 Qu'obéir aux tyrans, souvent c'est les trahir ?
 Parlons à coeur ouvert, et laissez l'insolence
 Qui, sous un beau semblant, masque la violence.
 L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits :
 De leur fruit dangereux il veut jouir en paix ; 935
 Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
 De ses pareils toujours fonda la politique.
 Mais quel temps choisit-il pour en former les noeuds ?
 Qu'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux.
 Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse, 940
 Toute pudeur en lui, toute humanité cesse ;
 Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
 Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
 Qui pour premier trophée, à cette horrible fête,
 De Gustave égorgé verra porter la tête ? 945
 Que ces restes sanglants, nos cris, notre fureur,
 Soient au Néron du nord des sources de terreur !

RODOLPHE

Réprimez, Léonor, une audace inutile ;
 Du vainqueur, à jamais, le pouvoir est tranquille :
 Et du vaincu la tête exposée en ces lieux 950
 N'y doit épouvanter que les séditions.

(À Rodolphe.)

LÉONOR (à part)

Ciel vengeur ! Se peut-il que ta justice endure

D'un semblable vaincu le malheur et l'injure ? ...
De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom ?
Téméraire ! En nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un héros l'auguste caractère,
Surtout, en adressant la parole à sa mère.

955

RODOLPHE

Vous sa mère ?

ADÉLAÏDE (à Léonor)

Il manquait cette horreur à mon sort :
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

960

RODOLPHE

Non, madame ; le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin ;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

965

ADÉLAÏDE

Nous séparer, cruel ! Et qui t'en a chargé ?

(Appelant.)

RODOLPHE

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé...
Gardes !

SCÈNE V

Adélaïde, Léonor, Rodolphe, Gardes.

ADÉLAÏDE *(à Rodolphe)*

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

970

RODOLPHE

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR *(à Adélaïde)*

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le tyran m'offrirait une grâce inutile.

(Voyant que Léonor se dispose à sortir avec les gardes.)

ADÉLAÏDE

Entre mes bras encore il vous reste un asile.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces faibles bras sauront vous disputer aux leurs...
Eh quoi ! Vous me laissez désolée et confuse ?
À mes embrassements ma mère se refuse ?

975

(À Rodolphe.)

LÉONOR

Que me reprochez-vous ? ... eh bien ! Je les reçois,
Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.

980

Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié ? 985
Et le sexe et le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris ?
À tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate. 990
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte,
Redoutant vos sujets prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oserait attenter.
À qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave. 995
Redemandez le sang d'un père, d'un époux :
Pleurez-les, pleurez-moi ; vengez-les, vengez-vous.
Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si fidèle à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez : c'est trop offenser votre foi. 1000
Vous ne trahirez point Stéton, mon fils ni moi...
Adieu... fais ton devoir.

(Léonor est emmenée par les gardes.)

RODOLPHE *(aux gardes)*

Gardes, qu'on la retienne.

SCÈNE VI

Adélaïde, Rodolphe.

(Voyant approcher Gustave.)

(Il sort.)

RODOLPHE

Madame, une autre voix, plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas. 1005
La mère sur le fils ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main. 1010
Ses derniers sentiments s'y font assez connaître.
Un des siens vous l'apporte... Et je le vois paraître...
Je vous laisse.

SCÈNE VII

Gustave, Adélaïde.

GUSTAVE (*à part*)

J'ai vu tout ce que j'avais craint.
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avait peint. 1015
Au temple où tout est prêt ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE (*sans tourner les yeux vers Gustave*)

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie. 1020

GUSTAVE

Son malheur jusque-là n'est digne que d'envie,
Madame, à vos sujets rien ne paraît plus doux

Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avait plus à prétendre.
Il croyait...

1025

ADÉLAÏDE *(l'interrompant)*

Vous avez un billet à me rendre ?

GUSTAVE *(lui donnant le billet)*

Oui, madame. Au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos serments affranchi vos appas ;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

1030

(elle ouvre le billet.)

(Elle lit bas une partie du billet, et haut ce qui suit.)

(À part, après avoir lu.)

ADÉLAÏDE

Il eût dû s'épargner des efforts superflus...
C'est lui-même... écoutons un amant qui n'est plus.
« D'une félicité vainement attendue,
Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
Régnez. Je vous remets la foi qui m'était due ;
Laissez-en désormais disposer les vainqueurs » .
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde ! ...
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide ?
Injuste Frédéric ! Est-ce là ta vertu ?
Ton rival expirait ; de quoi te prévaux-tu ?
Cet aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre :

1035

1040

Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre...
Ah ! Sur ce titre en vain ton espoir est fondé :
Gustave emportera le coeur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerais-je descendre ?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre ;
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit...
À Gustave, qui s'est jeté à ses pieds.
Reprenons le récit que ma douleur exige...
Dites-moi... mais que vois-je ?

1045

1050

GUSTAVE

Adélaïde !

ADÉLAÏDE

Où suis-je ?

GUSTAVE

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

1055

ADÉLAÏDE

Ah ! Je le reconnais, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE

Ô nom dont la douceur me paie avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

ADÉLAÏDE

Et tu veux donc combler la mesure des miens ?
Cruel ! Je n'attendais qu'une mort, et tu viens

1060

M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue !

GUSTAVE

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame ; si j'accorde au vainqueur votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autre vainqueur que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés...

1065

ADÉLAÏDE (*l'interrompant*)

Songez, et voyez où vous êtes.
Si quelqu'un...

GUSTAVE (*l'interrompant à son tour*)

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

1070

ADÉLAÏDE

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée !
Avoir de mes regrets prolongé la durée ;
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs !

GUSTAVE

Ces pleurs m'étaient garants du plus grand des bonheurs ;
Ils remettaient la paix dans une âme saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie :
Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,
Mais dont mon coeur alors ne pouvait être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé...

1075

1080

ADÉLAÏDE (*l'interrompant*)

Ah ! Qu'un moment plutôt mon amour offensé
À cette jalousie, injuste et criminelle,
Opposait un témoin bien cher et bien fidèle !

(La voyant toute en pleurs.)

GUSTAVE

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu ? 1085
Au fond de votre coeur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous réglez : je vous venge ; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé ; 1090
Mais vous étiez, madame, à la merci d'un traître,
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous aurait arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire ; 1095
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre, 1100
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
À l'instant mon triomphe et le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit, aux siens, 1105
Immoler les auteurs de vos jours et des miens...
Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE

Non ; je vous connais trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affaibliront pas :
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage.

1110

GUSTAVE

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame ; quel est-il ?

ADÉLAÏDE

Ce fidèle témoin
Près de qui s'instruirait votre flamme jalouse,
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse,
Votre mère.

1115

GUSTAVE

Ma mère ? Eh quoi ! Ma mère vit ?

ADÉLAÏDE

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce temps inconnue ;
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé ;
Et déjà dans la tour elle rentre peut-être.

1120

1125

SCÈNE VIII

Gustave, Adélaïde, Casimir.

CASIMIR (*à Gustave*)

J'aperçois Frédéric, Seigneur, il va paraître.
Sortons.

GUSTAVE

Ah ! Casimir, qu'ai-je appris ?... Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE (*voulant le suivre*)

Gustave ! ...

GUSTAVE (*l'arrêtant*)

Demeurez, et calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

1130

(Gustave, sans l'écouter, sort avec Casimir.)

ADÉLAÏDE

Ah ! Vous allez tout perdre, osant trop entreprendre.
Laissez de Frédéric implorer le crédit.

SCÈNE IX

ADÉLAÏDE

Il m'échappe !... Imprudente ! Où suis-je ? Et qu'ai-je dit ?
Mais que devais-je faire ?... Ô fatale journée !
Par quels événements seras-tu terminée ?

1135

SCÈNE X

Frédéric, Adélaïde.

ADÉLAÏDE

Seigneur, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC (*l'interrompant*)

Ne me reprochez rien,
Madame, cet amour se justifiera bien.
De votre hymen en vain la pompe se prépare : 1140
Malheur à qui l'ordonne ! ... oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même : 1145
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit...
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est toute à moi ; je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les coeurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné danois 1150
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes,
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier. 1155
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile ;
Où je retrouve un trône acceptez un asile,
Madame ; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaissse enfin ma gloire et le bonheur de tous !

ADÉLAÏDE

Non ; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde, 1160
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serais, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue ! 1165
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC

J'avais traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave, en effet, serait-elle la mère ?

(Elle sort.)

ADÉLAÏDE

Vous concevez par là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez... 1170
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnaissance ?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté. 1175

SCÈNE XI

FRÉDÉRIC

Laissons là mon départ ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire.
Et de lui plaire encor par un soin généreux.

Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux !

ACTE IV

SCÈNE I

Christierne, Rodolphe.

CHRISTIERNE

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance 1180
Aux sources du mépris qui bravait ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace. 1185
Est-elle par ta bouche instruite de son sort ?

RODOLPHE

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort ;
Et j'attendais qu'il fit tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE

Eh ! Dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais, 1190
De quel oeil Frédéric a-t-il vu les apprêts ?

RODOLPHE

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cède ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord était marqué ;
Mais, presque sur le champ, l'ordre s'est révoqué. 1195
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience ;
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre. 1200

CHRISTIERNE

Tôt ou tard, il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours ?

RODOLPHE

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste,
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste. 1205

(Voyant entrer Frédéric.)

(Rodolphe sort.)

CHRISTIERNE

J'ignore quelle idée engageait Casimir
À m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue.
Dans la place publique, où fut lu son arrêt, 1210
Qu'à l'instant le proscrire paraisse tel qu'il est.

Va le prendre des mains de son brave adversaire ;
Et, de là, devant moi fait paraître sa mère...
Voici le prince... Va, cher Rodolphe ; et reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.

1215

SCÈNE II

Frédéric, Christierne.

FRÉDÉRIC

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse ;
Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
À triompher des coeurs, s'il peut, par la clémence ?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas,
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas ?
Gustave a succombé (puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'histoire !)
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindrait la mère au fils.
La princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur ; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé !

1220

1225

1230

CHRISTIERNE

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère ;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

1235

FRÉDÉRIC

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait ?

CHRISTIERNE

Leur séparation produira cet effet.
Mes soins l'auront produit.

1240

CHRISTIERNE

Quoi ! Cette âme hautaine...

FRÉDÉRIC (*l'interrompant*)

Obtenant Léonor, serait moins inhumaine.

CHRISTIERNE

Vous avez sa parole ?

FRÉDÉRIC

Elle n'a rien promis ;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

1245

CHRISTIERNE

Prince, elle y compte en vain ; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC

Quoi je lui porterais cette triste réponse ?

CHRISTIERNE

Triste ou non, j'ai parlé, ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC

J'aurais cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE

À son retour du temple on lui pourra complaire.

1250

FRÉDÉRIC

Il s'agit d'une grâce, et non pas d'un salaire.
J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC

Mais la princesse craint ; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendrait bientôt son arrogance ;
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour, d'ailleurs, se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.
Vous espérez beaucoup. Ne pourrait-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir ?

1255

1260

FRÉDÉRIC

Non, seigneur ; je vous crois : je l'ai mal entendue.
 Tant de gloire, en effet, peut ne m'être pas due.
 Je le veux ; mais en dois-je aimer moins l'équité,
 Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté ? 1265
 Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence ?
 Ah ! Ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
 À mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
 Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
 La princesse m'est chère, oui, seigneur, je l'adore. 1270
 Je l'ai dit mille fois ; je le répète encore :
 Si j'en étais aimé, le soin de mon repos
 Me rendrait redoutable au plus fier des rivaux.
 Je soutiendrais mes droits au prix de mille vies,
 Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies 1275
 D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
 Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
 Rien ajouter au poids des fers d'une captive,
 Si digne du haut rang dont le destin la prive,
 Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs. 1280
 Je respectais ses feux, je respecte ses pleurs.
 Pour la dernière fois, enfin, je le déclare,
 Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare !
 Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
 Nous-mêmes, et nos rois et nos premiers sujets. 1285
 Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
 Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
 (Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encore)
 Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
 Léonor, de ma main, lui doit être amenée. 1290
 Vous avez malgré moi conclu notre hyménée ;
 Je ne vous ai que trop secondé là-dessus :
 Contentez-la, seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE

Soyez donc satisfait, loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse ;
Et j'aurais déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

1295

FRÉDÉRIC

Eh ! Pour qui donc ?

CHRISTIERNE

Pour moi.

FRÉDÉRIC

Pour vous ?

1300

(Voyant l'étonnement de Frédéric.)

CHRISTIERNE

Oui, pour moi-même.
Je l'épouse... d'où vient cette surprise extrême ?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvait plus dignement vous remplacer que moi ?

(Il veut sortir.)

FRÉDÉRIC

Est-ce moi ? (moi pour qui son coeur est tout de glace)
C'est celui qu'elle aimait qu'il faut que l'on remplace ;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnais qu'elle en droit de prononcer...

1305

Quoi ! Seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
 Des droits de ma naissance et du rang où vous êtes ? 1310
 Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
 Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné
 Pour voir déshonorer l'éclat du diadème,
 Pour voir gémir le faible, et pour gémir moi-même ?
 Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts, 1315
 J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
 Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices ?
 Que dis-je ? Malheureux dans tous mes sacrifices,
 J'adore Adélaïde et j'en suis estimé,
 Je survis au rival qui seul en est aimé, 1320
 Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître,
 Seul je me le défends, et vous prétendez l'être ?
 Du prix de cet effort je serai plus jaloux ;
 Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
 L'appui de Frédéric ne sera point frivole : 1325
 Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole ;
 Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
 Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

(Appelant.)

CHRISTIERNE (le retenant)

Demeurez. Je ne veux vous perdre, ni vous craindre ;
 Mais j'ai, de mon côté, comme vous à me plaindre, 1330
 Et, laissant là le ton dont vous m'osez parler,
 Perfide ! Cette nuit où vouliez-vous aller ? ...
 Gardes !

FRÉDÉRIC (à part)

J'ai mérité que le méchant m'accable.
 Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitale ! 1335

ACTE IV · SCÈNE II

Protège Adélaïde, en foudroyant l'ingrat ;
Et que ce soit ici son dernier attentat !

(Frédéric sort.)

CHRISTIERNE

En imprécations l'impuissance est féconde.

SCÈNE III

Christierne, Rodolphe, gardes.

(Les gardes sortent.)

CHRISTIERNE *(aux gardes)*

Que l'on suive ses pas ; allez : qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

1340

SCÈNE IV

Christierne, Rodolphe.

CHRISTIERNE

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi ! Devais-je encor souffrir qu'un téméraire...

RODOLPHE *(l'interrompant)*

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici,
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.

1345

Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE

Qu'entends-je ?

RODOLPHE

Adélaïde

Nous en apprendrait plus sur un projet perfide,

Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

1350

CHRISTIERNE

Quoi ! Ce fier inconnu...

RODOLPHE (*l'interrompant*)

N'était qu'un imposteur,

Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,

Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE

Son récit, ce billet, tous ces bruits...

1355

RODOLPHE (*l'interrompant*)

Étaient faux.

CHRISTIERNE

Et le traître, dis-tu, qui tramait ces complots...

RODOLPHE (*l'interrompant*)

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,

Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE

Gustave ! D'où te naît ce soupçon ?

1360

RODOLPHE

De tout l'or
Offert à l'un des miens, qui gardait Léonor.
Dans ses empressements pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde, incorruptible, a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même ;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagème.
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

1365

1370

1375

CHRISTIERNE

Il en est un moyen... tu m'amenais sa mère ?

RODOLPHE

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

(Rodolphe sort.)

CHRISTIERNE

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paraître. 1380
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir. 1385
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit. Ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, a mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit...
Elle entre... Va, cours ; fais tout ce que je t'ai dit. 1390

SCÈNE V

Christierne, Léonor, Sophie.

CHRISTIERNE (à Léonor)

Votre juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable.
Peut-être dans les miens me suis-je trop permis.
En les désavouant, cessons d'être ennemis ;
Mais sachez profiter de ma bonté facile, 1395
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourrait vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent ;
Le vôtre ne serait qu'une aveugle faiblesse ;
Car exposant des jours si chers à la princesse, 1400
Vous exposez les siens ; songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous ; il en est temps encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise :

À mes intentions rendez-la plus soumise ;
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
À ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

1405

LÉONOR

N'espère pas, tyran ! Que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirais, après un long orage ;
Les apprêts de ma mort fixaient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous proposes-tu ? Quelle offre oses-tu faire ?
Quels traités ? Nous pleurons, moi, Gustave et son père :
Elle, un trône usurpé, son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous,
Et du traité ta mort serait le premier gage.

1410

1415

CHRISTIERNE

Toujours la même audace et le même langage !
Eh ! Pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin ?
Le ciel favorisa mes armes légitimes :
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a pas trempé.
Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde d'un coup ? ...

1420

1425

LÉONOR *(l'interrompant)*

Mérites-tu, lâche ! Qu'on te confonde ?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils,

Et son assassin vient t'en demander le prix ? 1430
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître ?
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu par ce détour, excuser ta fureur ?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave ? 1435
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourments ignorés :
Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés
Nous prouvent...

(Appelant.)

CHRISTIERNE *(l'interrompant)*

J'y consens ; qu'il meure en ta présence. 1440
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers...
Rodolphe, paraissez.

SCÈNE VI

Gustave, enchaîné ; Léonor, Christierne, Rodolphe, Sophie, gardes.

(Aux gardes.)

(Un soldat lève le sabre sur la tête de Gustave.)

CHRISTIERNE *(à Léonor, en lui montrant Gustave)*

Tiens, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches ? 1445
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches ?...
Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis !...

Qu'on l'immole : frappez.

LÉONOR *(au soldat, en reconnaissant Gustave)*

Arrête.

CHRISTIERNE

Ah ! C'est ton fils.

1450

GUSTAVE

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me défend d'en user,
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR *(embrassant Gustave)*

Ô sang d'un cher époux ! Fils d'un malheureux père ;
Dans quel état le sort te rend-il à ta mère ?

1455

GUSTAVE

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule pitié nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux ;
Et, voulant vous sauver, je périssais à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre),
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misère,
Oserait-il s'offrir pour exemple à sa mère ?

1460

1465

Que perdez-vous, madame ? Un fils déjà pleuré ;
Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
Que de regrets mortels au moment où j'expire !
Je perds, avec la vie, une mère, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde, enfin.
Pour tout laisser... hélas ! à qui ?

1470

1475

(Sophie la retient dans ses bras.)

LÉONOR *(tombant évanouie, à Sophie)*

Qu'on me soutienne.

(Au soldat qui a le sabre levé sur lui.)

GUSTAVE

Ma mère ! Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine...
Elle se meurt !... Soldat, frappe ! Délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi :
Frappe.

1480

(Sophie emmène Léonor.)

CHRISTIERNE *(à Sophie, en lui montrant Léonor)*

Prenez soin d'elle : emmenez-la, Sophie ;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

SCÈNE VII

Gustave, Christierne, Rodolphe, gardes.

CHRISTIERNE *(à Gustave)*

Gustave, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou t'attendre à languir longtemps dans les tortures. 1485
Réponds. à quoi tendaient toutes tes impostures ?
Est-ce à l'assassinat qu'aspirait ta vertu ?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avais-tu ?

GUSTAVE

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avais pu me faire 1490
Un coeur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirais pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours ; 1495
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
À d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinait,
Vers l'erreur, à mon gré plus que moi t'entraînait. 1500
Sois sûr qu'un vrai courage animait l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit ; celui qui t'eût fait succomber,
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée. 1505
À la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurais donc offert la victoire ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.

Tels étaient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue ; 1510
Tu règues, et je meurs : triomphe, mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court ; triomphe avec effroi !
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près. 1515
Sois maître de mes jours ; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais. 1520

(Aux gardes.)

CHRISTIERNE

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
À qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des suédois coulera par torrent...
Que sur un échafaud le tien les en instruisse ! 1525
Vas-y trouver la mort... gardes, qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment, je me sache obéi.

SCÈNE VIII

Gustave, Christierne, Adélaïde, Rodolphe, gardes.

(Se jetant au-devant des gardes.)

ADÉLAÏDE *(à Gustave)*

Ah ! Prince infortuné ! Quel arrêt ! Qu'ai-je oui ? ...

Soldats, n'avancez point ; n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

1530

CHRISTIERNE (*à Rodolphe*)

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE (*à Adélaïde*)

Adieu, belle princesse !
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutait, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

1535

(À Christierne, en se jetant à ses pieds.)

ADÉLAÏDE

Eh ! Pourquoi voulez-vous renoncer à la vie ?
Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.
Serez-vous sans pitié, seigneur, et ne peut-on...

1540

GUSTAVE (*l'interrompant*)

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon !

CHRISTIERNE (*à Adélaïde*)

Que direz-vous pour lui ? Vous l'entendez, madame ?

ADÉLAÏDE

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre âme,
Plaiguez mon infortune et daignez m'écouter.

CHRISTIERNE

Rien ne me plairait tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux autels.

1545

ADÉLAÏDE (*à demi-voix*)

Éloignez sa présence.

(*À Adélaïde.*)

CHRISTIERNE (*à Rodolphe*)

Qu'on le mène où j'ai dit ; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien...
Parlez ; je vous entends.

1550

(*Il sort avec Rodolphe et les gardes.*)

GUSTAVE (*à Adélaïde*)

Point de pitié cruelle.
Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidèle.

SCÈNE IX

Christierne, Adélaïde.

CHRISTIERNE

Mais consultez-vous bien ; et songez qu'aujourd'hui
L'effort serait funeste à bien d'autres qu'à lui ;
Que si le fils périt, la mère est condamnée ;
Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,

1555

Regorgera du sang de tous ses citoyens.
 Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible ! 1560
 Vous n'adoucierez point ce courroux inflexible !
 Quelle raison peut donc si fort intéresser
 À ce fatal hymen où l'on veut me forcer ?
 Les droits que la naissance attache à ma personne ?
 Ah ! S'il m'en reste encor, je vous les abandonne. 1565
 La fortune aujourd'hui vous les a confirmés.
 Jouissez-en. Jamais les ai-je réclamés ?
 Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
 Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
 Les ai-je, un seul instant, regrettés ? Non, seigneur, 1570
 Toute ambition cesse où règne la douleur.
 De mon père égorgé la déplorable image,
 De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
 Son rival importun, l'horreur de ma prison,
 Occupaient de trop près mon coeur et ma raison. 1575
 Aux soupçons, toutefois, si votre âme est livrée,
 Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée
 Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours ;
 Ou, moins sévère, hélas ! Terminez-en le cours :
 Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime, 1580
 À trahir un amant fidèle et magnanime,
 À qui ma bouche a fait les serments les plus doux ;
 Qu'elle-même a déjà nommé du nom d'époux.
 Veut-on qu'Adélaïde infidèle, parjure...

(Appelant.)

CHRISTIERNE (*l'interrompant*)

Rompons, rompons le noeud d'où naîtrait cette injure.
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire, et je dois un exemple...
Holà ! Gardes.

1585

ADÉLAÏDE

Seigneur, qu'on me conduise au temple.
Contentez Frédéric, et le faites chercher ;
Qu'il vienne : sur ses pas je suis prête à marcher.

1590

CHRISTIERNE

De vous servir encor vous le croyez capable ;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop longtemps rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix, ni liberté.
Nous saurons achever, sans lui, cet hyménée.
Venez, madame.

1595

ADÉLAÏDE

À qui suis-je donc destinée ?
Quel est celui, seigneur, à qui vous prétendez...

1600

CHRISTIERNE (*l'interrompant*)

Le nord n'a plus de reine, et vous le demandez ?
Venez mettre, madame, un terme à vos disgrâces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces ;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor et tout votre pays...

1605

SCÈNE X

Christierne, Adélaïde, Rodolphe.

(À Rodolphe.)

CHRISTIERNE *(à part)*

Rodolphe de retour !... Que viendrais-tu m'apprendre ?

RODOLPHE *(en lui montrant une sortie du palais)*

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre :
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons. Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

1610

CHRISTIERNE

Moi ! Fuir ?

RODOLPHE

C'est un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes.
À des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchait vainement,
Se fait voir à leur tête, et paraît au moment
Que la place déjà de mutins était pleine,
Et que tous nos soldats ne résistaient qu'à peine.
Le nombre nous accable ; et, pour tout dire, enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête : il vole, et bientôt...

1615

1620

(À Adélaïde, qu'il emmène.)

CHRISTIERNE (*l'interrompant*)

Qu'il me voie !

Je cours le recevoir... toi, tremble, et de ta joie

1625

Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE

Qu'il vive, qu'il triomphe, et je meurs sans regret.

(À Rodolphe.)

CHRISTIERNE (*à part*)

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie...

Fuis avec elle, ami ; ton roi te la confie...

Je te suis ; mais avant que de quitter ces bords,

1630

On s'y ressentira de mes derniers efforts.

ACTE V

SCÈNE I

Adélaïde, Sophie.

ADÉLAÏDE

Je revois la lumière, et tu veux que je vive !
Mais sous quel astre enfin ? Suis-je reine ou captive ?
Parle ; dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux de tant d'horreurs étaient-ils les témoins ?

1635

SOPHIE

Non, madame ; j'étais dans ce palais, errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide et mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Étaient-ce vos tyrans ou vos libérateurs ?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée.
Léonor de mes bras venait d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'événements et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite ;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,

1640

1645

C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE

Tu pâleras, Sophie, au récit du danger 1650
 Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
 Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface,
 Mes ravisseurs fuyaient ; et, franchissant l'espace
 Qui semble séparer le rivage et les eaux,
 M'enlevaient vers la rade où flottaient leurs vaisseaux. 1655
 J'en croyais Frédéric ; et je m'étais flattée
 De voir en sa faveur la flotte révoltée ;
 Mais plus nous approchions, moins j'avais cet espoir :
 Tout ce que j'aperçois paraît dans le devoir.
 Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie, 1660
 Je demandais la mort, quand ce prince, en furie,
 Du palais où ses yeux ne me rencontraient point,
 Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
 On se mêle. Je veux regagner le rivage ;
 Partout je me retrouve au centre du carnage. 1665
 La fortune se joue en ce combat fatal.
 Sur la glace longtemps l'avantage est égal.
 Elle nuit à la force, elle aide à la faiblesse ;
 Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
 Parmi des cris de rage, et de mourantes voix, 1670
 Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
 Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
 La glace en mille endroits menace de se fendre,
 Se fend, s'ouvre, se brise et s'épanche en glaçons,
 Qui nagent sur un gouffre où nous disparaissions. 1675
 Rien encor (quelque effroi qui dût m'avoir émue),
 Rien n'avait échappé jusqu'alors à ma vue ;
 Mais du voile mortel mes yeux enveloppés
 D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés :

Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée. 1680
 Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
 D'un rude et long combat peut-être qu'affaibli,
 Gustave est demeuré sous l'onde enseveli ;
 Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives 1685
 Auront à son rival abandonné ces rives ;
 Et quand je me figure en proie à ses transports,
 L'épouvantable abîme où je retombe alors...

SOPHIE (*l'interrompant*)

Non, non ; d'un tel péril avoir été sauvée,
 Au bonheur le plus grand c'est être réservée :
 Madame, espérez tout ; cessant d'être ennemi, 1690
 Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE

Eh ! Que peut-il pour moi ? Que veux-tu que j'espère,
 Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère ?
 Quelle joie offrira la victoire à mon coeur ?
 Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur, 1695
 Léonor au tyran demeure abandonnée :
 Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née,
 Elle dont le malheur n'est venu que du mien,
 Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien.
 Son sang paierait bientôt la commune allégresse. 1700
 Léonor périra !

SOPHIE

Le bruit des armes cesse.
 Elles ont décidé, madame... on vient à nous.

SCÈNE II

Adélaïde, Casimir, Sophie.

ADÉLAÏDE (*à Casimir, qui veut ressortir dès qu'il l'a vue*)

Casimir, Casimir, pourquoi me fuyez-vous ?
Ce jour aurait-il mis le comble à nos misères ?

1705

CASIMIR

Vous remontez, madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor ? ...

CASIMIR (*l'interrompant*)

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE

Et peut-être vengé ?

1710

CASIMIR

Non ; mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE

Ah ! Vous n'avez rien fait.

(Il lui donne un billet.)

CASIMIR

Ayant vu fuir le traître,
 Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
 Gustave impatient revenait près de vous ; 1715
 Mais, par des furieux qui refusaient la vie,
 Presque de pas en pas sa course ralentie
 Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant :
 « Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important ;
 Je saurai disperser cette foule impuissante. 1720
 Dans la tour cependant ma mère est gémissante.
 Chasse de devant elle et la crainte et la mort ;
 Et pour la rassurer instruis-la de mon sort. »
 Je le quitte et j'accours ; mais, hélas ! Du rivage,
 Sur un navire exprès approché de la plage, 1725
 Je découvre (Ô spectacle où de la cruauté
 Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité !)
 Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
 Tenant sur le Tillac Léonor prosternée,
 Et de l'autre déjà haussant, pour se venger, 1730
 Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
 À cet aspect vers lui nos mains sont étendues ;
 Du peuple suppliant le cri perce les nues.
 Pour une heure le coup demeure suspendu,
 Et par un trait lancé ce billet est rendu. 1735

ADÉLAÏDE *(prenant le billet)*

Ah ! Je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse !

SCÈNE III

Gustave, Adélaïde, Casimir, Sophie, soldats.

(À Adélaïde, qui paraît accablée.)

GUSTAVE *(à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet, bas)*

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse :
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.
Ô faveur, que du ciel je n'osais presque attendre !
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre ?
Madame, vous vivez ; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens.
Vous vivez ! Quelle crainte en mon coeur est cessée ?
Dans quel état affreux je vous avais laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé !

1740

1745

ADÉLAÏDE

Hélas !

(Voyant Adélaïde, Sophie et Casimir consternés et pleurant.)

(À Sophie.)

(À Casimir.)

GUSTAVE

Votre vengeance eût été mieux servie :
Il eût avec le trône abandonné la vie ;
Mais des soins plus sacrés me pressaient tour à tour :

1750

J'avais à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite ;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenaient superflus. 1755
Je vous vois ; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs !...
Mais que m'annonce-t-on ? Je ne vois que des pleurs ! 1760
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie...
Casimir... Tout se tait... Ah ! Ma mère est sans vie.

ADÉLAÏDE

Léonor voit le jour.

GUSTAVE

Et vous soupirez tous ?

(Elle lui donne le billet.)

ADÉLAÏDE

Voyez quel sacrifice on exige de vous. 1765

GUSTAVE *(lisant)*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère.
Gustave, je t'accorde une heure pour le choix.
Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.
Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère. «
Le barbare en fuyant l'avait en son pouvoir ? 1770

CASIMIR

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir :
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE (*à part*)

Juste ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?
La pitié deux fois m'est fatale aujourd'hui !

1775

ADÉLAÏDE

Frédéric eût été notre ressource unique :
Je pourrais tout encor sur son âme héroïque,
Et j'irais me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival était le seul que vous eussiez.

GUSTAVE

Le seul ? Ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

1780

ADÉLAÏDE

Non, Seigneur.

GUSTAVE

Eh ! Qui donc ?

ADÉLAÏDE

Le tyran.

GUSTAVE

Christierne ?

ADÉLAÏDE

Lui-même. J'apprenais ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

1785

(À Casimir.)

GUSTAVE

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme...
Va le trouver, ami : sache s'il y consent.
De ce courroux ma mère est l'objet innocent.
Qu'il accepte, au lieu d'elle, un rival qu'il déteste.

1790

(Il sort.)

CASIMIR

Moi, je me chargerais d'un emploi si funeste !
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur ; et je vous fuis, pour n'en plus recevoir.

SCÈNE IV

Gustave, Adélaïde, Sophie.

(Il veut sortir.)

GUSTAVE

Ma mère, je le vois, n'a plus que moi pour elle !

1795

ADÉLAÏDE (l'arrêtant)

Ah ! Prince, où courez-vous ?

GUSTAVE

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE

Insensé ! Le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère, ni moi.
Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre,
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre,
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras,
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas ?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande ?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel ! Qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta patrie, et daigne, au moins, songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières ;
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,

1800

1805

1810

1815

Ta reine, ton pays, ta victoire et ta mort.

(À Sophie, en lui montrant Adélaïde.)

GUSTAVE

Je serai, si l'on veut, un appui misérable, 1820
 Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
 D'un regret volontaire un amant déchiré ;
 Mais je ne serai point un fils dénaturé.
 Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
 De remords éternels serait empoisonnée, 1825
 Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
 Laisait tomber un coup que j'aurais dû prévoir,
 Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
 Que même à partager votre amitié s'apprête.
 Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux, 1830
 Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
 Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
 Madame, encouragez ma mère à me survivre :
 Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein :
 Soyez-vous l'une à l'autre une ressource ; enfin, 1835
 Pour Stockholm et pour vous, cessez d'être alarmée.
 Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
 Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
 Mon coeur est pénétré de vos tristes regards ;
 L'amour me fait sentir tout le prix de la vie ; 1840
 Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie,
 Je vous aurai laissée au trône en vous quittant ;
 Mourant si glorieux, je dois mourir content.
 Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne :
 Sous le fer menaçant la victime frissonne ; 1845
 Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
 C'est la mort que je donne à qui je dois le jour...

Adieu... retenez-la.

ADÉLAÏDE

Vainement on l'espère.

GUSTAVE

Eh ! Que prétendez-vous ? Laisser périr ma mère ?

1850

ADÉLAÏDE

Non ; mais t'accompagnant, je veux...

SCÈNE V

Gustave, Adélaïde, Léonor, Sophie.

(À Adélaïde.)

LÉONOR *(à Gustave)*

Régnez, mon fils...

Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE

Ah ! Que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE *(à Léonor)*

Eh ! Quel prodige heureux fait cesser nos alarmes ?

1855

LÉONOR

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois

Qui sur la violence établiront leurs droits !
 Christierne, laissant une foible espérance,
 Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance,
 Partait ; et de mon sang prêt à rougir les flots, 1860
 Du geste et de la voix pressait les matelots,
 Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
 Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
 Les armes à la main, volant sur notre bord,
 Fondent sur le Tillac, où j'attendais la mort. 1865
 Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
 Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
 Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
 Le nouveau roi m'aborde ; et me tendant la main,
 Honteux de mes liens les détache lui-même. 1870
 « Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
 Madame, je vous rends à votre illustre fils.
 Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix !
 Allez ; et de la paix soyez le premier gage.
 Mon coeur n'en goûtera de longtemps l'avantage. 1875
 C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
 Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. «
 Frédéric, à ces mots, qu'un soupir accompagne,
 Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,
 Tandis que sur ces bords on ramène avec moi 1880
 Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI

Gustave, Adélaïde, Léonor, Casimir, Sophie.

CASIMIR (*à Gustave*)

L'allégresse partout, seigneur, vient de renaître.
 Christierne enchaîné devant vous va paraître.

Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
 Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé :
 Mais on vous eût privé du plaisir légitime
 D'égaliser, s'il se peut, le châtement au crime.
 De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
 Vous-même, vous allez lui prononcer l'arrêt.

1885

SCÈNE VII

Gustave, Christierne, chargé de fers ; Adélaïde, Léonor, Casimir, Sophie, gardes.

(À Christierne.)

GUSTAVE *(à part)*

Quel spectacle !... Ô fortune ! Ainsi donc ton caprice
 Quelquefois se mesure au poids de la justice...
 Tigre, l'horreur, l'opprobre et le rebut du nord,
 Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort ;
 Vois à quel tribunal il t'oblige à paraître ;
 Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
 Lève les yeux, barbare ! Et les lève en tremblant.
 Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
 Qui te garantira du coup que tu redoutes ?
 Ces marbres profanés, et ces murs et ces voûtes ?
 Et l'ombre de mon père, et celle de Sténon,
 Et ce reste éploré d'une illustre maison,
 Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance ?
 Toi-même en as banni dès longtemps la clémence.
 Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi.
 J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
 La reine a craint encore un destin plus horrible...

1890

1895

1900

1905

CHRISTIERNE (*l'interrompant*)

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtrait mon désespoir ?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devrait être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu ;
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

1910

(*À Casimir.*)

(*Casimir et les gardes emmènent Christierne.*)

GUSTAVE

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage ;
Je la satisfais donc : je t'épargne ; survivs
À la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente :
Errant et vagabond, jouis-en, si tu peux.
Exécration partout, sois partout malheureux ;
Partout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice...
Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir ; qu'on l'éloigne, et que dans le moment,
De ce monstre à jamais on purge le rivage...

1915

1920

1925

SCÈNE VIII

Gustave, Adélaïde, Léonor, Sophie.

GUSTAVE (*à Adélaïde*)

Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.